

**Les Souvenir d'un Vieux Disciple
1878 - 1894**

par
Hubert GOOSSENS

Avant-propos et notes
par
José Quitin.

C'est en Allemagne, au début du XIX^e siècle, qu'apparaissent des groupes de chœurs pour voix d'hommes sans accompagnement appelés *Liedertafel* ou *Sängerverein*. D'emblée, ils ont la chance de rencontrer des compositeurs de valeur tels Schubert, Weber. Le mouvement se répand et s'expatrie. G. Fatzaun¹ fait remonter à 1817 les premiers essais de chant choral pour voix d'hommes et sans accompagnement en Belgique.

"Une excursion entreprise dans nos provinces par une troupe de chanteurs allemands [dont Fatzaun ne précise pas le nom] décide M. P. Vanderghinste, professeur de musique à Courtrai, de réunir quelques chanteurs et de leur apprendre une série de petits chœurs."

Coïncidence? Le Journal de Liège du 27 juillet 1817 fait savoir que:

"MM Wieser, Kaplan, Fellauer et Schrale, chanteurs du Théâtre de Vienne, connus avantageusement en Allemagne par leurs chants harmonieux et des airs montagnards des Alpes et du Tyrol, sans accompagnement d'instruments, donneront concert le 28 à la Salle d'Emulation ou soirée musicale d'un nouveau genre, composée de morceaux de quatuors allemands et italiens arrangés pour quatre voix d'hommes par les plus célèbres artistes d'Allemagne. Programme sur l'affiche du jour."

Le lendemain, un correctif est apporté à cet article : "la soirée musicale aura lieu le 29, par souscription (entrée 48 sols de France). Inscriptions chez M. Mommertz fils, au Lévrier, sur la Batte".

Le succès qu'ils remportent incitent ces Messieurs à donner une deuxième soirée musicale le 1^{er} août. Malheureusement, ici encore, nous ne connaissons pas leur programme. Le 10 août 1817, ils sont à Spa où, selon Albin Body², "ils donnent une matinée musicale, composée de morceaux de chant sérieux et comiques, des meilleurs opéras allemands et italiens, arrangés pour quatre voix d'hommes, sans accompagnement d'instruments. Ils chantèrent de la musique de Mozart, Call, Albrechts, Eisenhofer et Schikaneder".

La nouveauté réside bien dans le fait que ce quatuor vocal n'est pas accompagné, contrairement aux chœurs des opéras, aux oeuvres religieuses ou aux hymnes que l'on exécutait sous la République française.

Le Journal de la Province de Liège
du 17 juillet 1818

"annonce aux amateurs de bonne musique l'arrivée de Messieurs C.C. Büttinger, De Hürt, Raudenkolb, Zaiser et Deutz, connus en Allemagne et en Hollande sous le nom de *Quintordium*. Ils viennent de Bruxelles et se rendent à Paris. Ils donneront un concert sur le basson, le violoncelle, la flûte et le violon, ainsi que des chants à quatre voix sans accompagnement".

C'est de nouveau "quatre chanteurs de Vienne" - MM Schiele, Maler, Fellauer (celui de 1817?) et Daenbler - qui se font entendre à Liège en mars-avril 1821. Ils arrivent de Paris et chantent à Liège avant de se rendre à Bruxelles³. Le programme de leur 2^{ème} concert donné par le *Journal de Liège* confirme la note d'Albin Body. Toutefois les airs populaires arrangés à quatre voix cités en 1817 ont disparu au profit de pièces à succès "redemandées" provenant d'oeuvres théâtrales françaises connues (I.3 et II.5 du programme) ou de pièces à caractère burlesque (I.7)⁴.

Jusqu'ici, qu'il soit avec ou sans accompagnement, le chant choral n'a guère retenu l'attention des Liégeois. La maîtrise de la cathédrale Saint-Paul, péniblement reconstituée en 1806, n'est que l'ombre de celles, si brillantes, de la cathédrale Saint-Lambert et des collégiales de l'Ancien Régime. Le théâtre réunit quelques choristes en cas de besoin, mais le répertoire, axé sur l'opéra-comique français, ne les emploie que rarement. Lors de la reprise des spectacles le 6 juin 1819, le *Journal de Liège* publie une lettre de "recommandations" au nouveau directeur où nous relevons le passage suivant: "Vous aurez soin que les chœurs soient appris et chantés [sic]; vous vous aviserez même au moyen de nous faire entendre les paroles"⁵. Apparemment les chœurs ne constituaient pas une préoccupation majeure pour les directeurs du théâtre...

La première à Liège, le 25 octobre 1825 de *Robin des bois* - c'est-à-dire *Der Freischütz* de Weber, créé à Berlin en 1821 et traduit ici en français - remporte un énorme succès : 16 représentations en quelques mois. Il est dû "à la manière exceptionnelle" avec laquelle il a été monté. Gageons que les chœurs ont joué leur rôle dans cette réussite. Elle leur vaudra une réhabilitation qui se traduit dans le tableau de la troupe pour 1827-1828 par la mention de leur existence : "Chœurs - 12 hommes, 8 dames". C'est la première fois qu'ils sont cités, et il en sera ainsi dorénavant⁶.

Des circonstances socio-politiques favorables suscitent la création en France et en Belgique de chœurs d'hommes. Citons entre autres, à Bruxelles, la *Réunion lyrique* (1832-1847) de Marneffe, les sociétés orphéoniques de Gand (1832), Termonde (1834), Verviers (1836), etc. A Liège, l'évolution du répertoire du théâtre,

avec ses interventions chorales plus importantes, l'amélioration de la situation matérielle de la maîtrise de la cathédrale après le Concordat de 1827, les interventions en concert des chœurs de l'Ecole de musique de Jaspar, Henrard et Duguet, créée en 1821, suivies de celles des élèves de l'Ecole royale de musique (1826), devenue Conservatoire en 1830, ont retenu l'attention des mélomanes liégeois. Toutefois, il s'agit presque toujours de chœurs accompagnés. Il faut attendre 1838 pour voir trois jeunes musiciens fonder le premier orphéon liégeois:

"Trois jeunes Liégeois, musiciens de mérite, se sont réunis pour fonder à Liège une Association musicale à l'effet de former des chœurs nombreux et capables d'exécuter les plus grandes compositions. MM Soubre, Terry et Ledent, fondateurs de cette institution, ont déjà recruté de nombreux jeunes gens. Ils souhaitent pouvoir former une véritable Société de chœurs populaires..."⁷.

Elle prendra le nom de Société des chœurs sous la direction d'Etienne Soubre (Liège 1813 - 1871), jeune compositeur au talent prometteur⁸. Déjà le 10 janvier 1836, lors d'un concert de ses oeuvres, Soubre avait fait entendre deux chœurs pour voix d'hommes de sa composition *Le Soir* et *Les Gondoliers vénitiens* (celui-ci avec accompagnement). L'abondante production chorale de Soubre a largement contribué au succès de l'orphéon en Belgique durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

En 1839, Eugène Brassine fonde la *Société de chœur d'Orphée*; elle persévéra jusqu'en 1854. Quelques mois plus tôt, le 9 septembre 1853, seize membres dissidents de cette société ont formé une nouvelle chorale, *La Légia*. Elle sera dirigée jusqu'en 1871 par Théophile Vercken, professeur au Conservatoire de Liège, puis par Toussaint Radoux (1871-1885) et par Sylvain Dupuis (1885-1909).

Viendront ensuite Ernest Gérôme, Henri Thonon, René Defossez, René Driessen et Charles Ernst.

C'est à l'apogée des prestigieux directorats de radoux et de Dupuis, pendant la période faste de l'art choral en Belgique, que se situe la naissance des *Disciples de Grétry* (1878) et les événements que Hubert Goossens⁹, Flamand d'origine, mais Liégeois de coeur et d'expression, nous conte avec autant de verve que d'humour.

* * *

Les Souvenir d'un Vieux Disciple 1878 - 1894

Hubert GOOSSENS
Sur le Mont, 3
Tilff
Tél. 119

Monsieur Jean QUITIN
Directeur de la Royale
"Les Disciples de Grétry"

Mon cher Directeur,

Permettez-moi de vous offrir ce petit travail, dans l'espoir qu'à le lire vous éprouverez le plaisir que j'ai eu à l'écrire.

Hub. Goossens

1878

La Société Royale "Les Disciples de Grétry" fut fondée à Liège le 18 juin 1878; son premier local était la maison Dolne, graveur sur armes coin des rues Jonfosse et Stéphany. Le premier but de la Société était l'excursion; faisaient partie du cercle notamment Karl Morisseaux, violoniste, Dolne, pianiste, Henri Simon,

artiste peintre et écrivain wallon, Dieu-donné Le Ruth, etc. C'est au cours d'une réunion que Morisseaux suggéra l'idée de chanter des choeurs pour diversifier les soirées. A cette société, il fallait un titre; on le tira au sort, ce fut "Les Disciples de Grétry" qui sortit de l'urne, il avait comme auteur Henri Simon qui fut le premier président de la Société.

La Société devenait trop nombreuse, elle émigra au café de l'Alliance, chez Baiwir, à côté du journal "La Meuse". Vers septembre, on était en vacances à l'Académie, mon frère m'entraîna au local. Depuis lors, je suis resté membre de la société en qualité d'effectif jusqu'en 1900, depuis lors comme auditeur.

Le premier chœur fut *Le chant d'amour*, chœur allemand très simple; puis ce furent: l'*Aubade Languedocienne*, *La Saint-Hubert* de de Rillé. Parmi les premiers membres, il y avait Henri Simon, Nestor Gérard, mes frères Henri et Léon, élèves de l'Académie et puis Pansaers, Le Ruth, Goeyen, etc.

Pendant le cours de peinture du jour à l'Académie, nous chantions *La Saint-Hubert*, notamment quand le chœur ne marchait pas. Le directeur, qui était Chauvin et qui peignait alors un grand tableau *Moïse*, avait son atelier à côté de notre classe, il ouvrait alors sa porte pour me dire: " Est-ce toi, mazette, qui chante faux?".

C'est aussi à l'Académie, alors rue Féronstrée, que je fis la connaissance de François Riga, l'auteur des choeurs *Les Esprits de la nuit*, *Magnificat*, etc. Le grand sculpteur Mignon exécutait dans une classe les bustes de Mme et M. Riga. Un jour, je dis à celui-ci que nous chantions aux Disciples un chœur de sa composition

Au fond du verre. "Oh! dit-il, c'est un choeur que j'ai composé dans ma jeunesse". Riga pouvait alors avoir, me semble-t-il dans la soixantaine. "Une société comme les Disciples de Grétry devrait chanter mon choeur *Les Esprits de la nuit*".

Un jour, comme il était tombé beaucoup de neige, nous fîmes dans la cour une bataille à coups de boules de neige, bataille à laquelle le grand sculpteur Mignon prit part.

En dehors des heures de cours à l'Académie, nous avions loué chez Hirsch, rue de l'Université (Hirsch était le père de Louis Hillier) un atelier, et c'est là que Nestor Gérard peignit le premier dictum de la société et y fit aussi le portrait de Morisseaux.

1879

La première sortie de la Société se fit en 1879, au Festival de Fragnée; le kiosque était érigé place des Franchises. La société chanta le *Chant des Matelots* de Radoux et *Pensée de nuit*, de Berleur. Au tirage au sort, la première prime - s'élevant à cent francs! - nous échut. Représentez-vous combien de petits verres cette somme représentait. Aussi, à notre arrivée au local, y avait-il des cuites soignées, entre-autres pour le président H... V... Pour le ranimer, on dut employer les grands moyens: jet d'un bassin d'eau... vous savez bien où! Mais n'insistons pas.

Le président était alors Jean Dumont, ténor. La société n'était pas riche, aussi l'on chercha un nouveau Président (celui-là à galette!), le troisième donc. Ce fut M. Dodémont, négociant retiré des affaires; il habitait au quartier Saint-Léo-

nard. Il ne brillait pas par l'éloquence, aussi ses discours n'étaient-ils pas très variés, ils se bornaient aux deux mots suivants: L'accord et l'Harmonie. Mais j'anticipe un peu sur les événements car je crois que ce président n'entra en fonctions que vers la fin de 1880.

1880

Et j'arrive à cette année où nous primes part, en troisième division, au concours organisé à Bruxelles pour le Cinquantenaire de l'Indépendance. Dumont était toujours président à ce concours où nous décrochâmes le second prix avec le *Chant des Matelots* et *Pensée de nuit*. La société qui obtint le premier prix venait de Gand, elle était très nombreuse et elle chanta *Les Emigrants irlandais*. En 1866, j'ai revu un membre de cette société qui me dit que celle-ci était dissoute; c'était à Malines et notre succès lui faisait mal.

Ce dimanche de concours, il pleuvait à torrents et nous chantions à Saint-Gilles dans un préau d'école. Il n'y avait pas un chat! Le dimanche suivant avait lieu le concours d'honneur où la Légia enleva le premier prix avec *Le Tournoi* de Riga. Nous fûmes à sa réception derrière notre fameux dictum dont ce fut, je crois, la dernière sortie, car je dois vous dire qu'après cela notre pauvre dictum était allé s'égarer derrière une haie entre Chênée et Liège au retour d'une réception des Verriers de Chênée. Cette société avait remporté un beau succès à Solingen (Allemagne). Je disais donc que notre dictum avait disparu car Renier qui le portait, le trouvant trop lourd, l'avait jeté dans une prairie. Dans cette société Les Verriers, Donné Leruth chantait aux basses et Collinet, dans un final de choeur, lui faisait tenir un contre ré pendant plusieurs mesures. Cet exploit avait emballé les Allemands. Résul-

tat: cuite soignée pour Donné qui s'éveilla avec deux bouteilles de Champagne, une sous chaque bras.

1881

A la mi-carême, les élèves de l'Académie construisirent un magnifique char, une galère vénitienne! J'y figurais sous les traits d'une charmante et noble dame vénitienne (Hélas! les temps sont bien changés!). Si je parle de cette cavalcade c'est que, sur ce char, nous étions presque tous Disciples et nous chantions des extraits du *Chant des Matelots*.

C'est vers cette époque que nous fut présenté notre quatrième président, Jules Keppenne, alors étudiant en droit ou plutôt venant de terminer ses études de droit. Je le vois encore, adossé à la cheminée de notre local; il avait mis un gilet de laine, je ne sais pourquoi ce détail m'avait frappé. Pour fêter sa nomination il régala la société d'un tonneau de Munich que l'on vida au café Fritz place du Théâtre. Le tonneau était hissé sur le comptoir et chacun y allait tirer son demi-litre. Vous pensez si nous fûmes complets... Nous allâmes faire un cramignon autour de Grétry, nous avons escaladé la grille qui entoure le square. Je crois bien que la police intervint et que quelques uns des nôtres firent ce soir là connaissance avec "l'amigo".

Quelque temps après, ou peut être un an ou deux plus tard, c'est assez difficile de se souvenir au juste, nous nous rendons rue Fond Pirette chez M. Charles Delheid, avocat et colonel de la Garde civique pour donner une sérénade à Mlle Delheid qui venait d'être fiancée à notre président Keppenne. Nous y allâmes aussi de notre petit cadeau aux fiancés.

C'est aussi vers cette époque, je crois, que l'on fit l'achat du premier drapeau. Un dimanche matin, une délégation se rendit à Glons où la Fanfare ou l'Harmonie venait de se dissoudre. On fit l'acquisition de sa bannière, sur laquelle notre titre remplaça l'autre. On peut encore voir les traces de l'ancien titre sur celle-ci.

Il me souvient encore d'un festival à Olne où nous chantions *Avant l'assaut*, de Berleur. Ah! mes enfants, ce fut un véritable assaut de fausses notes! Nous avions été précédés là-bas d'une réputation de célèbre (sic); vous voyez combien notre réputation était méritée. Le soir, nous devions chanter à Nessonvaux dans un grand concert où, malgré toute la réclame, il n'y avait pas un chat. Aussi le concert n'eut-il pas lieu.

J'allais oublier de dire qu'au retour du festival, un groupe de membres descendit dans la vallée de la Vesdre en procession, des branches d'arbres comme bannières et comme surplis, les chemises toutes voiles dehors. Vous en souvenez-vous, Nypels et Cie?

C'est à la suite de cette fameuse sortie que Morisseaux donna sa démission. Il fut remplacé par Mathot, de Chênée. Celui-ci devait avoir été sous-directeur à la Concorde; il était aussi organiste à l'église d'Angleur. C'est pourquoi, lorsqu'il y avait une solennité quelconque en cette église, plusieurs des nôtres allaient chanter au jubé.

J'en reviens à notre directeur, Mathot. Celui-ci était un beau garçon, doué en outre d'une jolie voix de ténor. C'est à cette époque que la société donna pendant plusieurs hivers des concerts à la salle de Fontainebleau. Ils faisaient presque toujours salle comble. Ces soirées étaient

presque toujours composées d'une partie concertante et d'une opérette ou opéra-comique; on y joua notamment *le Violoneux*, *le Nouveau Seigneur du village*, *le Panier fleuri*, *Aux avant-postes* de Michel, un musicien liégeois, etc. C'est dans ces oeuvres que le fameux baryton Delvoie fit ses débuts à la scène; il avait comme partenaire Mathot, notre directeur, Nypels dirigeait l'orchestre.

1882

En cette année-là, nous prenons part au concours de Gand en 1^{ère} division. Nous chantons le *Chant des Matelots* de Radoux et comme imposé *Van Artevelde*, de Tilman. Le concours a lieu dans la grande salle des floralies. quoique nous ayons chanté dans les premières sociétés dans le courant de l'après-midi et devant une salle aux trois-quarts vide, le concours ne se terminant que le soir, nous obtenons le 2^{ème} prix. Le 1^{er} est remporté par la chorale de Schaerbeek, directeur Goossens. C'est là que nous assistons, le soir, à la fameuse joute entre les deux sociétés bruxelloises, les Artisans réunis et l'Orphéon. Là aussi ce furent les jeunes qui l'emportèrent. L'Orphéon battit les Artisans; les directeurs étaient Limnander pour les Artisans et Bauwens pour l'Orphéon. Je me souviens que Limnander croisa les mains derrière le dos pour le final des *Esprits de la Nuit*; c'était une bravade dont il s'était vanté par avance.

1883

Je n'ai pu assister au 3^{ème} concours, à Amsterdam; étant alors occupé à Bruxelles je n'avais pu suivre les répétitions des deux choeurs, les *Esprits de la Nuit* et les *Fuyards*, de Richard Holle comme imposé. Ah! le beau choeur! J'entendis la société à la salle de l'Emulation aujourd'hui détrui-

te. Je conserve toujours une fort belle impression de cette oeuvre avec son petit choeur. Bref, d'autres vous donneront plus de détails sur ce concours où la société remporta de haute lutte le 1er prix en 1ère Division étrangère, le 1er prix de direction à Mathot et le Prix d'honneur. Les prix étaient fort beaux. Médailles en or massif, bâton de directeur en ivoire et or et la belle couronne en argent qui a été si longtemps suspendue à la vieille bannière.

Après ce succès d'Amsterdam, la Société se fit entendre un peu partout, et ceci pour rappeler une exécution que nous fîmes au Kursaal d'Ostende. La soirée fut assez animée; nous étions logés tous ou presque tous dans le même hôtel. Il y avait au rez-de-chaussée un grand café et nous descendîmes en pan volant chercher des liqueurs au comptoir, au grand scandale du patron et des clients attablés. Rentrés dans nos chambres (celles-ci donnaient sur une cour carrée, voici que, de toutes les fenêtres, on entend un choeur entonné par nous tous. Tous les étrangers, dont beaucoup d'Anglais, sont ravis et nous applaudissent.

1884

Nous allons au concours de Bruxelles en excellence; nous luttons contre la chorale de Vaux-sous-Chèvremont, directeur Collinet. On allait donc voir le professeur et son élève en lutte. Nous chantions *le Départ des Pêcheurs*, de Jouret comme imposé et les *Chasseurs de chamois*, de Hutoy. Le concours a lieu à la salle du Palais des Académies. Il faisait une chaleur atroce. Nos concurrents chantaient *les Emigrants irlandais*. C'était, vous le savez, le cheval de bataille de Collinet; nous fûmes bel et bien battus. Je ne sais si nous avons eu une voix pour le 1er prix. C'est à la suite de cet échec que Mathot donna sa démission.

Nous voilà arrivés à l'hiver 84-85. M. Radoux, directeur du Conservatoire nous présente M. Delsemme; ce Premier contact eut lieu au Cheval de Bronze, place Saint-Lambert, notre local à cette époque. Depuis l'Alliance, nous avons été au Grand Marché, chez Lafnet.

Dois-je vous dire quelle bonne impression nous fit notre nouveau directeur. Il me souvient toujours de sa critique: "Vous chantez blanc, mais nous changerons cela ". Avant de nous diriger, Delsemme avait été directeur des Adelphe, société aujourd'hui disparue, ensuite de la Royale de Chant de Verviers qui, en ces temps-là, exécutait des oeuvres théâtrales, les membres chantant les choeurs des opéras. C'est à une de ces représentations au Royal que Delvoie chanta le rôle de Jean dans *les Noces de Jeannette* et y remporta un tel succès, succès qui décida peut-être de son avenir.

Nous organisions aussi des soirées intimes qui avaient lieu surtout au Casino Molière tenu par Christophe, le baryton.

C'est aussi pendant le Carnaval d'une de ces années que quelques Disciples organisèrent une sortie carnavalesque qui eut un véritable succès. Elle rapporta en collectes vers les 650 francs pour les Chauffoirs publics. Nous représentions une bande d'Italiens accompagnant un ours qui, de brun, était devenu blanc en passant les Alpes, c'est du moins ce que la Meuse annonça la veille. Nous n'avions pu nous procurer au Théâtre royal qu'une peau d'ours blanc! T'en rappelles-tu, Franken? tu faisais le cornac. Les costumes authentiques nous avaient été prêtés par l'artiste peintre Adrien De Witte, il les avait rapportés de Rome ayant été pensionnaire de la bourse Darchis. Il y eut au Phare une bataille entre notre ours et un grand chien

danois. On eut toutes les peines du monde à les séparer et notre ours y laissa une bonne poignée de poils et peut-être une partie de sa peau.

C'est le 18 mars 1886 que nous donnons une sérénade au grand compositeur l'abbé Liszt (il est mort la même année). Il était venu à Liège assister à un concert ou bien il avait donné un récital de piano (je ne sais). Toujours est-il que ses admirateurs lui avaient offert un banquet chez Mohren, à la salle des vitraux. Je vois encore le maître à la tête si caractéristique sortir de la salle pour nous complimenter. Pendant l'exécution d'un choeur, nous entendîmes un grand fracas du côté de la rue Pont d'Avroy. Nous voyons accourir les garçons qui nous crient: "Ce sont les anarchistes qui font sauter toutes les vitrines rue Pont d'Avroy". Nous n'avons que le temps, mes frères et moi, d'aller nous mettre en gardes civiques et de nous rendre à l'Hôtel de ville...

1886

Nous travaillons ferme sous la direction de Delsemme et nous marchons au concours de Malines, division d'excellence. Ah! mes amis, la belle revanche de 84! Le choeur imposé, *Aurora*, d'Edgard Tinel est une oeuvre superbe, une vraie peinture de l'aurore. Dois-je vous rappeler que ce concours fut un triomphe pour la Société? A l'unanimité ou peu s'en faut, nous décrochons le 1er prix. Nous avons comme concurrents plusieurs sociétés dont une société d'Amsterdam dirigée par Richard Holl l'auteur des *Fuyards*. Nous sortons du local, nous traversons en chantant un champ de foire où Figaro faisait la parade. De nous voir, il crie "Viv' les Lidgwès!". Nous étions tous coiffés de belles buses passées à la gomme arabique et voilà que je prends mon gibus et le

flanque sur la tête de mon voisin. C'est le signal! quelques instants après, il ne restait plus une coiffure intacte dans le cortège.

Nous revenons à Liège où nous sommes reçus avec enthousiasme. Nous recevons une lettre de félicitations de l'auteur du chœur imposé, Edgar Tinel, qui, nous complimentant, dit dans cette lettre que nous n'étions pas une société d'amateurs mais bien une réunion d'artistes. Si les termes ne sont pas exacts, c'est bien le sens de sa lettre.

C'est après Malines que nous chantons au Kursaal d'Ostende devant Sa Majesté Léopold II qui fit appeler Delsemme pour le féliciter. Après ce concert, nous décidons, quelques camarades et moi, de nous rendre à Bruges. Il y avait Léon Hardy, Florent Collard, Maurice Fraikin, Jean Rutten, Auguste Nillis, Nicolas Lejeune et votre serviteur. Nous échouons au Panier fleuri, café situé en face du Beffroi et là s'ouvre un concert à nous. Nous excellons dans - comment dirai-je? - l'orchestre à bouche. Il y avait surtout une imitation du Carrousel Opitz avec son orchestrion et le bruit de ses chevaux galopants qui faisait toujours sensation. Des Anglais attablés sont dans la joie et nous paient du champagne. Je crois que nous n'avons pas été dormir cette nuit-là.

1887

La Société organisa je crois cette année un grand concours de chant d'ensemble. Je n'en parlerai pas, je travaillais alors à Bruxelles.

1888

Le dixième anniversaire donna lieu à de belles fêtes, mais c'est surtout la première visite de la musique de la Garde

républicaine en Belgique qui fit sensation. Pensez donc, si on allait crier "Vive la République!". C'était en juillet; il avait plu un mois durant. Le dimanche 5 juillet, lorsque les sociétés liégeoises s'en furent aux Guillemins prendre les musiciens de la Garde pour les conduire à l'Hôtel de ville, le soleil daigna se montrer un instant, ce qui décida le comité à donner le concert dans la cour du Palais au lieu de la salle du Conservatoire toute nouvelle, elle avait été inaugurée l'année auparavant; nous y avons chanté avec la Légia et les chœurs du Conservatoire le chœur final de la 9e Symphonie de Beethoven.

Mais revenons à la Garde républicaine. Il faisait tellement froid dans la cour du Palais qu'un clarinetiste de la Garde fit un couac formidable, ce qui ne s'était jamais vu. Ce musicien qui s'appelait Pilardeau et que je pilotais était au désespoir. Il m'avoua qu'il avait eu tellement froid, au point de ne pouvoir presque remuer les doigts. Fontbonne, le flûtiste, s'y fit entendre en soliste et eut un beau succès.

La Garde sort du Palais après le concert et, Disciples en tête, vient se ranger face à Grétry. Les musiciens jouent la *Marseillaise*; qui ne se souvient de la *Marseillaise* jouée par cette phalange? C'est superbe! Le soir, un banquet nous réunit tous dans la galerie du jardin d'acclimatation. Il était aux petites heures quand nous rentrons en ville, les Disciples coiffés du bicorne des Français et ceux-ci coiffés de nos gibus.

1889

Au cours de l'hiver 89-90 quelques camarades forment dans le sein de la société une section dramatique. J'en fais partie avec Ernest Forgeur, Léon Hardy,

Benin, Frankin, Goffart, avec le concours de Mme Joachims-Massart. Nous jouons *Sèche i bêche* de Henri Simon. Devant le succès de notre petit cercle nous prenons part, en 1890, au concours dramatique organisé par le Royal "Lion belge" et nous enlevons le 2e prix de société et votre serviteur obtient le prix d'amateur. Gustave Thiriart était président du jury; il rédigeait alors une petite feuille wallonne dont j'ai oublié le titre. On fait paraître mon portrait dans ce journal avec comme sous-titre: "On flamind, prumî prix d'amateur wallon". C'est à la suite de ce succès que Simon me dédia sa pièce. Nous la jouons un peu partout; au Théâtre royal, au Pavillon de Flore, à Aywaille, etc.

1890

La Société se fait inscrire en division d'honneur à Gand; la Légia s'y fit inscrire après nous. Nous décidons de nous retirer, ne voulant pas lutter contre notre grande soeur, en faisant toutefois remarquer que si nous nous retirons, les autres feraient de même dans les mêmes circonstances. Un article dans ce sens fut même publié, je crois, par la Meuse. Par suite de circonstances que je ne connais pas, ce concours n'eut pas lieu.

1891

La Société est invitée à se rendre à Paris pour chanter dans un concert au Trocadéro. Je ne sais si ce sont les frais trop grands sans doute, mais on nous préféra Yvette Guilbert. Cela ne nous découragea pas; un concours avait lieu à Belleville et en même temps l'inauguration de l'avenue de la République par Sadi Carnot. Nous chantons à cette inauguration avec une société de Paris dont j'ai oublié le titre.

Mais le concours avait eu lieu la veille, un dimanche. Nous chantons d'abord en lecture à vue. Le jury, dont le président était Laurent de Rillé nous décerne le prix par acclamations et nous demande de lui chanter un second chœur à vue, mais celui-là plus difficile, et cela pour lui faire plaisir.

Nous chantons alors en excellence internationale, puis à l'honneur contre une société française; bref, nous sommes superbes et emportons les premiers prix. Mais le jury, trouvant que les prix n'étaient pas assez beaux (ceux-ci, vous savez, en France consistent seulement en palmes et médailles de vermeils) nous fit offrir par le Président de la République un superbe vase de Sèvres.

C'est à Belleville qu'un Français demande à une de nos basses "Que faites-vous pour avoir des voix comme cela?". Celui-ci lui répond "Nos buvans dè pèket!".

Le soir, nous allons à Montmartre où c'était la fête au boulevard Rochechouart; les petites femmes sont à califourchon sur les chevaux de bois. Une d'elle crie en nous voyant: "Voici les maires et leurs adjoints". Nous étions si chics dans nos habits que j'entends encore dire ceci: "On dirait qu'ils sortent d'une boîte!".

Nous rentrons à Liège où nous sommes reçus à l'Hôtel de ville. A la gare, il y avait un grand break de la maison Larock attelé à quatre chevaux dans lequel nous prîmes place à quelques uns. Je portais le vase de Sèvres, d'autres les palmes et la belle couronne offerte par la Garde républicaine. Nous voyons des membres de *La Légia*, mais venus à titre personnel, cette société ayant décidé de s'abstenir, le

concours, pour eux, n'étant pas sérieux. Voilà, je crois bien, le début de l'animosité entre nos deux chorales.

1892

Le concours de Bruxelles est annoncé; nous voulons prouver que le succès de Paris était mérité et nous nous faisons inscrire les premiers. Les polémiques commencent. Je crois bien qu'on nous demande de ne pas concourir contre notre grande soeur. Nous faisons remarquer que nous nous sommes retirés déjà pour Gand, tant pis si ce concours n'a pas eu lieu, nous n'y sommes pour rien. Nous sommes traités de mercenaires! Ceci a été imprimé dans la Meuse. Dans une assemblée de notre concurrente, le vice-président dit: "Le Lion ne craint pas les mouchérons!". Les mouchérons, c'est nous. Bref, les esprits sont surexcités à Liège et la ville se sépare en deux camps: les Capulets et les Montaigus. Il y a des haines de familles et pour un peu on est mis à la porte chez des clients, selon qu'on fasse partie de l'une ou l'autre Société! Nous arrivons à la veille du concours, notre local étant alors au Casino du Passage. La Légia avait le sien aux comtes de Méan. La Légia décide de donner sa dernière répétition en public au Conservatoire; nous répétons à huis-clos au Théâtre du Gymnase. Delsemme fait enlever tous les décors de la scène; nous chantons devant une salle vide, non éclairée, avec comme fond de scène les murs nus, donc, expressément, dans des conditions toutes défavorables à l'acoustique. Dans la salle, pas un chat. Si, dans le fond d'une loge le commandant du corps des pompiers. M. Marteau qui se trouvait là pour son service. Au Conservatoire, la grande foule! La Légia obtient un succès fou. Le directeur du Conservatoire monte sur l'estrade pour féliciter les chanteurs et leur dit: "Messieurs, le canon peut partir,

il est bien chargé!". Sont-ce bien les termes? Dans tous les cas, c'en est bien le sens. M. Marteau arrive au Conservatoire encore à temps pour entendre une partie d'un chœur et dit à voix haute à plusieurs personnes: "Oui, le canon est bien chargé, mais j'ai entendu celui des adversaires et demain il y aura des surprises".

Nous voici arrivés le 21 juillet, un jeudi; nous partons pour Bruxelles les premiers, pour prendre part au concours de lecture à vue où nous étions seuls inscrits. Le concours a lieu à huis clos à la Grande Harmonie, Montagne aux Herbes potagères. Cependant, dans la salle, quelques musiciens notoirement connus parmi lesquels je revois un ancien camarade de classe, Arthur Guidé. Nous chantons et enlevons le prix par acclamations. Nous voilà bien partis pour le concours d'honneur qui a lieu au Théâtre de la Monnaie. D'autres que moi ont relaté cette journée mémorable. Je ne vous dirai donc que les faits qui me sont personnels.

Nous montons sur la scène; la Légia en descend, une barrière nous sépare. Je croise Gustave Thiriard qui me dit textuellement: "Chantez bien, Goossens pour que les deux prix reviennent à Liège". Evidemment, le premier devant revenir à la Legia! Nous voilà rangés sur la scène, Delsemme fait son entrée en chantant l'air du *Barbier de Séville*... Il demande par quel chœur les autres ont terminé. M. Digneffe lui dit: "L'Invocation". C'est par ce chœur que nous commençons. Dès les premières mesures un frémissement court dans la salle, nous l'entendons parfaitement. Arrivés au petit chœur des barytons "Elancez-vous mon âme", nous voyons le public haletant, suspendu, comme on dit, à nos lèvres. Nadin donne la couleur à ce petit chœur dont faisaient partie Félix Moussoux, Henrotte, Marda-

ga, Hurdebise, Rasquinet, Kessler ou Hamaide, et votre serviteur. Le chœur se termine au milieu d'ovations sans fin. Nous voyons des personnes à cheval sur le bourrelet du balcon, agitant chapeaux et mouchoirs. Nous voyons sortir du parterre des membres de la Légia parmi lesquels je reconnais notamment Anatole Lawarée; ils ont l'air navrés! Un membre de L'Orphéon que je connaissais me crie de l'orchestre: "Goossens, chantez bien le second, vous tenez le prix!". Autour de moi, des membres me demandent timidement: "Est-ce vraie?". On sonne pour le deuxième chœur, *Magnificat*. J'entends encore une voix dans la salle s'adressant à notre directeur: "Prenez le ton à l'harmonium!".

Arrivés à un passage du chœur où le silence était assez long, Delsemme se tourne vers les ténors et leur chante la note. C'est à ce propos que nos concurrents prétendaient que Delsemme avait rendu le ton (qui n'avait pas besoin d'être rendu!). Enfin, le prix nous est décerné par 7 voix contre 4. A cette annonce car nous étions revenus sur la scène - il y eut une telle explosion de joie dans nos rangs! On sautait, on dansait et jamais je crois on ne vit combien le plancher de la scène de la Monnaie avait besoin d'être balayé! Un nuage de poussière nous avait enveloppé instantanément. Une béquille de la basse Boussa resta quelques instants accrochée à un lustre. Comment sortons-nous de là? je n'en sais rien!

Je saute dans une voiture découverte; un ami de Bruxelles que je n'avais plus vu depuis 1887 court après moi, ou plutôt après la voiture qui ne s'arrête pas, le cocher fouettant son cheval pour arriver dans les premiers au télégraphe de la gare du Nord. Debout dans ma voiture, je traverse la rue Neuve. Tout le monde s'arrêtait, se demandant quel était ce fou.

Deux personnes sautent dans ma voiture, c'était deux "légistes". Nous arrivons au Nord, la salle du télégraphe était remplie. Il y en avait d'autres qui avaient été plus vite. Comment avaient-ils fait? Je suis resté toute la nuit avec ces deux Liégeois dont je ne me rappelle plus les noms et nous nous sommes retrouvés le matin sur la Grand'place, toujours dans notre voiture. Où avons-nous été? je n'en sais plus rien.

Entre-temps, il y avait eu d'autres événements dans la soirée. La société victorieuse devant chanter au Parc Léopold dans une fête de nuit, mais, avions-nous été prévenus? Dans tous les cas, on n'en avait rien dit aux membres; je crois plutôt qu'on ne nous espérait pas vainqueurs. Aussi, il n'y avait là qu'une poignée de membres et le roi Léopold II n'eut d'autre ressource que d'entendre un cramignon chanté par quelques uns. Le succès des Disciples était tellement imprévu que des paris étaient ouverts dans certains cafés de Bruxelles où l'on donnait les Disciples à 25 contre 1.

Il y a tant d'incidents arrivés à l'un ou à l'autre des nôtres que tous mériteraient d'être racontés. Mais, comme je l'ai dit plus haut, je ne transcris ici que les faits qui me sont personnels.

Le lendemain après-midi a lieu la remise des prix à l'Hôtel de ville. A l'appel de son nom, la Légia ne répond pas. Le Président de L'Orphéon annonce que cette société refuse le 2e prix.

Nous revenons à Liège et, à la réception, la Legia brille par son absence. C'était la seconde fois qu'elle nous refusait les honneurs. Cependant, elle n'avait plus comme excuse le peu de sérieux du concours!

Quelque temps après, nous fûmes bien étonnés de lire dans les journaux que la Légia avait obtenu à ce concours un demi-point de plus que nous. Pour expliquer cette nouvelle trouvaille, il faut comprendre que l'Orphéon avait voulu introduire une nouvelle formule pour le classement, c'est-à-dire le jugement par points. Heureusement que notre commission refusa toujours de se soumettre à ce nouveau règlement qui peut donner des résultats tout à fait contraires à la justice. Il fut alors convenu que les deux systèmes se feraient, c'est-à-dire jugement par voix et jugement par points. Et voilà le résultat: par 7 voix contre 4 nous avons un demi-point de moins que nos concurrents. L'incident n'en resta pas là. Nous nous fîmes envoyer le procès-verbal et voici les anomalies que nous y trouvâmes. Un membre du jury avait donné à la Légia 100 points, le maximum, et aux Disciples 37 points. Vous voyez d'ici comment rattraper un pareil écart! Et malgré cela, on ne trouva entre les deux sociétés qu'une différence d'un demi-point. N'insistons pas.

Après ce succès, nous nous faisons entendre un peu par tout, au Conservatoire, à la Cathédrale. La Légia chante un dimanche, nous chantons le dimanche suivant. D'autres que moi vous diront que là encore nous sortîmes avec honneur de l'épreuve. Toutes deux nous avons chanté le *Magnificat*.

Nous chantons à Luxembourg au Cirque. Après le concert, nous soupions dans un grand restaurant; de grandes tables avaient été dressées. Il y avait des assiettes garnies de concombres, cornichons, etc. pour plusieurs convives. Une de ces assiettes se trouvait justement devant le camarade Donné Leruth. "Est-ce pour moi?" dit-il - Oh! oui, lui disons-nous; savez-vous qu'il a mangé toute l'assiette sans

faire la grimace? "C'est fort bon", disait-il. Pauvre Donné va!

Le lendemain matin, nous allons aux Trois glands, endroit situé sur une hauteur de Luxembourg. La brasserie Mousel y avait fait monter un camion de tonnes de bière. Nous y fîmes largement honneur; il était dix heures du matin...

Mais la Légia ne pouvait digérer son insuccès de Bruxelles. Elle voulut nous entraîner à Seraing; elle y alla seule et revint victorieuse. Mais nous arrivons à un moment où nous nous faisons inscrire à Amsterdam. Mais, n'ayant pas tous nos apaisements sur l'organisation, nous nous retirons. La Légia en profite pour dire que nous avons peur et elle va jusqu'à faire imprimer une brochure qui nous abîme fortement. Cette publication est même vendue et annoncée dans les rues de Liège.

1893

Si je rappelle cette affaire c'est pour en arriver à l'incident de l'Emulation au printemps 1893. Le Cercle des Beaux - Arts où je comptais des amis avait organisé à l'Emulation une exposition de peintures humoristiques. Le soir on devait jouer une revue satirique ayant comme auteur Gustave Thiriart. Dans cette revue, il y avait un personnage, M. Potiquet, et mes amis avaient songé à moi pour remplir ce rôle. Je m'en fus un soir pour entendre la lecture de la revue. C'était au premier étage d'un café de la Place du Théâtre. Il y avait là Jacques Fauconnier, Nicolay, Harzé, Lhoest qui tous faisaient du théâtre. A la lecture de la pièce je m'aperçus que tout était en faveur de la Légia et contre les Disciples. Jean Ubaghs se lève et dit: "Messieurs je trouve que cette oeuvre n'est guère impartiale et nous avons ici le camarade Goossens qui fait partie des Disciples.

Je vous demande de l'autoriser à se défendre s'il le veut". Je ne réponds pas, mais tout le monde trouve l'observation juste.

Outre ce rôle de Potiquet que je rendis à la perfection puisque le lendemain de la représentation *Le Journal de Liège* imprimait: "Rien ou presque rien à dire de la revue de Gustave Thiriart, sinon que le rôle de Potiquet a été joué par M. E*** lui-même".

J'avais aussi un autre rôle, celui "d'on mæssègî del maison d'vèie" où je devais déclamer une poésie "sol mohonne del rowe Navette". J'avais au bras un panier duquel je retirais les pétitions en plan "al maison d'vèie". Je n'avais rien dit à personne de mes intentions, mais au moment de quitter la scène, je me ravise et dis en prenant un papier dans le fond du panier: "La qu'dj'arawe, co on papî! Kwè est-ce çoula?" et lisant: "Dimande di subsidie del Légia po fé n' brochure disconte les Disciples à propos dè concours d'Amsterdam". Voyez-vous le succès dans la salle?

Le lendemain il y avait une lettre dans ma boîte, elle était de Thiriart: "Mon cher Goossens, quand je ferai encore une revue, je te prendrai comme collaborateur". Je lui répondis du tac au tac: "Mon cher Thiriart, c'est ce que tu auras de mieux à faire".

Monsieur Digneffe assistait à la représentation et il vint au local engager tous les membres à assister à la seconde représentation qui eut lieu le jeudi suivant. Vous pensez combien là mon succès fut encore plus grand.

En 93, nous avions dans notre société une caisse mutuelle; celle-ci fut

malheureusement dissoute, je ne sais pourquoi. A la fin de l'année, on en distrayait une certaine somme qui était répartie en lots par tirage au sort. Le 31 décembre de cette année, j'obtins une des dernières primes, soit 10 francs. Je n'assistais pas à cette séance, mon fils Marcel étant né le jour précédent, le 30 décembre. Et je trouvai le 1er janvier 94 dans ma boîte aux lettres une carte de visite et une pièce de cinq francs. La carte venait du camarade Chatigneau et portait ces vers:

Vochal dix francs

C'est po dè lèçai po l'efant!

Les dix francs étaient fondus en une pièce de cinq, les camarades avaient bu le reste à la santé du gosse qui a aujourd'hui trente-huit ans.

1894

C'est en cette année qu'a lieu le fameux concours de Charleroi. Les répétitions se font au Casino du Passage, la Légia répète au Continental. Les deux choeurs imposés sont le beau choeur de Dubois, *Le Rêve* et une grande machine de Simar *Vers l'avenir*. Encore une fois, comme pour Bruxelles, des hommes soi-disant intelligents font et disent les plus grandes bêtises. Ceci pour en arriver à l'incident suivant. Un soir, il me prit fantaisie d'aller entendre une répétition de notre concurrente, comme du reste je l'avais fait maintes fois pour le concours de Bruxelles en allant me poster rue des Bégards, sous le Mont Saint-Martin. En arrivant Place Verte je fus aussitôt apostrophé par un membre de cette société se promenant sur le terre-plein de la Place (il était probablement chargé de faire la police de cette place). Il me dit textuellement: "Ah! Goossens je vous y prends encore à venir copier notre interprétation!". Que voulez-vous que je réponde à pareille

bêtise! Notez bien que ce Monsieur que je connaissais parfaitement était alors officier dans la Garde civique, ça ne devait donc pas être un imbécile.

Le matin du concours, nous devions partir pour Charleroi assez tard, dans le courant de l'après-midi je crois. Jean Servais qui, à cette époque, demeurait chez moi, vint me dire: "Tu connais la nouvelle? la Légia demande l'appel nominal pour nous seuls; elle prétend que nous avons des renforts - Eh bien! lui dis-je, pourquoi ne leur rendons-nous pas la pareille? ". Et ici j'ouvre une parenthèse pour vous répéter ce que me disait un jour un Légiste: "Nous n'avons et nous n'aurons jamais de renforts, tous les Liégeois font partie de notre société!". N'insistons pas, encore une fois.

Nous arrivons à Charleroi. A notre sortie de la gare j'entends textuellement ceci: "Les malheureux! voilà les condamnés à mort." Je retrouve là Alexandre G***, un condisciple de l'Athénée. Il était près de nous le délégué de la société organisatrice du concours, le Cercle Liégeois. Je lui reprochai l'acte que l'on allait nous faire et je dis devant lui à notre Directeur: "Si j'étais vous, je ne concourrais pas". Nous arrivons à la caserne des Chasseurs à cheval. La salle du concours avait été construite en planches au-dessus de la cour de la caserne. Elle pouvait contenir, dit-on, 10.000 personnes je crois et elle était comble. Le Cercle liégeois avait surtout fait une bonne affaire.

A notre arrivée à la caserne, nous sommes enfermés aussitôt dans une écurie. Pendant combien de temps? je ne sais plus une demi-heure certainement. Voilà qu'on ouvre une porte et un monsieur dit: "Nous allons procéder à l'appel nominal". Albert Moussu crie "Ne répondez pas!". D'autres font de même. De tous côtés on s'énerve,

les uns ne voulant pas répondre, d'autres disant "A quoi bon?". Finalement, comme des écoliers bien sages, nous répondons "Présent" à l'appel de notre nom et nous traversons un bout de cour sous les regards narquois de quelques Légistes, entre autres le souriant et toujours jeune M. G***, voyageur de commerce. En passant devant eux, nous les enguirlandons et leur mettons les poings sous le nez. Et voilà comment nous montons sur l'estrade.

Quand nous sommes tous rangés, M. B***, Président du comité, s'avance et dit à peu près ceci: "Le comité du concours rappelle à Messieurs les jurés que dans aucun cas le premier prix ne peut être partagé". Puis, s'adressant au public, il prie les auditeurs de ne pas applaudir pendant l'exécution des choeurs. J'oubliais de dire que nous chantions les premiers et que tout public non prévenu devait applaudir à certain passage du *Rêve* juste avant cette mesure où l'une de nos basses fit une fausse intonation qui aurait pu entraîner toute la société. Enfin, le choeur se termina bien quand même.

Je sors de la salle en me disant "Nous sommes battus!". Je vois notre Directeur qui me dit: "Oui, si on ne tient compte que de l'accident. Non si le jury apprécie à sa juste valeur le restant de l'exécution". Je descends vers la gare et vais m'asseoir à la terrasse d'un hôtel. J'étais en compagnie d'Eugène Henrotte; telle était notre surexcitation d'esprit qu'en ce moment plus rien n'existait hors du le concours. De l'intérieur de l'hôtel nous entendons dire: "Apportez les couronnes, ça y est! La Légia est vainqueur!". Voyez où nous en étions... Je dis à Henrotte: "Attends je vais voir ". Eh bien! me croirez-vous? Je vis un garçon apportant dans la salle du restaurant une corbeille avec des couronnes de pain!

J'arrive à la réception. Vous savez que le Bourgmestre Kleyer décida de recevoir les deux sociétés ensemble. J'avais quitté ma demeure rue Léopold, à côté des Trois François pour me rendre aux Guillemins. En face de chez moi demeuraient les frères Renouprez, membres de La Légia. Ils avaient fait suspendre au-dessus de la rue une banderole portant ces mots:

Honneur à la Legia!

Ce travail s'était effectué pendant mon départ à la gare. Lorsque nous débouchons sur la rue Sur Meuse pour prendre la rue Léopold, je vois de loin cette banderole et une fenêtre de mon entresol fortement éclairée. Arrivé en face de ma maison, je vois les membres de la Légia qui nous précédaient agiter mouchoirs et chapeaux. J'enrageais! Lorsqu'à notre tour nous arrivons devant chez moi, nous voyons ma femme et des amies entourant un transparent que ma femme et ma tante Collard avaient confectionné pendant mon absence. Ce transparent portait ces trois mots, tout simplement:

Bruxelles - Charleroi - Bouff!

Tilff, le 9 janvier 1932.¹⁰

Notes

1. G. FATZAUN, "Le mouvement choral", *La Légia, son passé, ses caractères, ses buts*, 1953-1958, p. 9-16.

2. A. BODY, *Le théâtre et la musique à Spa*, Paris-Bruxelles, 1885, p. 195.

3. L'article avant-coureur du *Journal de Liège*, n° 71 du 23 mars 1821 précise qu' "ils se sont fait entendre dans les concerts donnés à la cour de France et qui ont fait pendant dix mois un grand plaisir aux habitants de Paris, ainsi que dans toutes les

villes qu'ils viennent de visiter par leur manière originale de chanter sans accompagnement d'instruments".

4. *Journal de Liège*, n° 77 du 30 mars 1821 : "Le premier concert des quatre chanteurs de Vienne, quoique pas très bien suivi, a remporté un succès qui les a décidés à donner ce jour un 2^{ème} concert en quatre langues différentes et sans instruments. Programme :

1^{ère} partie.

1. Quatuor de Haydn

2. Trio comique de Schikaneder

3. Quatuor de la *Barcarolle* de M^{lle} Gail (généralement redemandé)

4. Quatuor en français : *Le Triomphe de l'Harmonie*, composé pour les artistes par M. Roux-Martin, d'Aix-en-Provence.

5. Air avec accompagnement de piano, chanté par M. Fellauer, basse-taille.

6. Trio en italien, de Mozart.

7. Trio comique en latin (redemandé).

2^{ème} partie.

1. Quatuor de Mozart.

2. Air de Mozart avec accompagnement de piano.

3. Trio comique de Schikaneder, *Le Maréchal ferrant* de l'opéra *La Maison des fous*.

4. Quatuor *Hymne à Elise*.

5. Quatuor en français de *Le Troubadour* de l'opéra *Jean de Paris* (redemandé)

6. Quatuor d'Eisenhofer.

7. Grand quatuor original comique *La Sérénade interrompue* ou la grande dispute musicale de l'opéra *La Maison des fous* de Schikaneder".

5. Cité par J. MARTINY, *Le théâtre de Liège des origines à nos jours*, Liège, 1887, p. 142-145 (d'après le *Journal de Liège*).

6. ID., *Ibid.*, p. 180.

7. *Journal de la Province de Liège* du 10 août 1838. Le hasard veut que le même numéro du journal évoque la fête musicale de Francfort. Elle a duré deux jours et mobilisé "20 000 auditeurs dans un bois près de la ville". Ceux-ci ont pu applaudir 800 chanteurs.

8. Etienne SOUBRE succédera à son maître DAUSSOIGNE-MEHUL comme directeur du Conservatoire de Liège, de 1862 à 1871. Il semblerait que la *Société des chœurs* se soit manifestée pour la première fois le 27 février 1839, au concert organisé par Wanson fils à la salle d'Emulation. A côté d'œuvres composées par Wanson nous relevons dans la première partie, n° 4: "*Prière et L'Épée* de Weber chantés par MM de la Société des chœurs" et dans la 2^{ème} partie, n° 2: "*Hymne à la Liberté et Les Noirs Chasseurs*, chœurs de Weber, par MM de la Société des chœurs". Il s'agit probablement de traductions de "Gebet während der Schlacht" et du "Schwertlied" provenant de *Leyer und Schwert*, 2^{ème} recueil, op. 42 pour 4

9. Je n'ai trouvé que fort peu de renseignements sur l'auteur des *Souvenirs d'un vieux disciple*.

Hubert GOOSSENS est né vers 1855 (?). Ses *Souvenirs* nous apprennent qu'il fut étudiant à l'Académie des Beaux-Arts à Liège sous le directorat de M. Chauvin (qui avait succédé à Barthélemy Vieillevoye en 1858), en même temps que ses frères Henri et Léon. Seul Léon Goossens a persévéré; artiste peintre, il a été un des fondateurs du groupe "L'Envol".

Hubert Goossens, lui, a exercé la profession de photographe. En dernier lieu, son salon se trouvait rue Louvrex, 4 à Liège Vers 1908, il avait la clientèle des artistes du Théâtre royal de Liège; entr'autres celle du violon-solo, Jean Quitin à qui il devait dédier ses "Souvenirs" en 1932.

A ce moment, il habitait Sur le Mont, 11 à Tilff. C'est malheureusement tout ce que j'ai pu trouver au sujet de Hubert Goossens.

Les mêmes problèmes d'identification se posent pour les nombreux personnages qu'il cite dans ses *Souvenirs*. On trouvera ci-après quelques indications - que j'aurais voulues plus explicites - sur les musiciens qu'il a rencontrés. Malheureusement, je n'ai pas pu identifier les "Disciples" dont il mentionne le nom.

Jules BERLEUR (° Huy, 1837 - ?). Etudes au Conservatoire de Liège avec Jalheau et Daussoigne, plus tard à Bruxelles avec Fétis et Vivier. Berleur s'installe à Bruxelles en 1861 comme professeur de musique. Compositeur, il a surtout écrit de la musique vocale.

Alexis COLLINET, chef de chorales de Vaux-sous-Chèvremont, de la Société royale des Cristalleries du Val-Saint-Lambert, etc.

Jules DEBEFVE, baryton, a fait carrière à l'Opéra-comique à Paris.

Joseph DELSEMME (° Liège, ? - † 3 juin 1919). Professeur au Conservatoire de Liège: solfège (1880 - 1905), chant d'ensemble (1890 - 1919). Directeur des Disciples de Grétry pendant de nombreuses années.

Jean DELVOYE, baryton, a fait carrière à l'Opéra-comique de Paris.

Charles DOLNE, pianiste-accompagnateur dans diverses soirées de *La Légia* vers 1882.

Louis HILLIER (° Liège, 1868 - 1960), violoniste et compositeur. Il a fait carrière à Londres puis à Paris (après 1918). Auteur de la musique de *Li Tchant des Walons* de Th. Bovy (1902).

MATHOT, sous-directeur des chorales La Concorde, Les Disciples de Grétry (fin 1881), etc.

Simon MAUHIN (° Liège, 1848 - 1922). Violoniste, élève de Rod. Massart

au Conservatoire de Liège (médaille en 1863). Longue carrière à Saint-Pétersbourg jusqu'en 1917.

Joseph MICHEL (° Liège 1847 - 1888), pianiste et compositeur.

Léon MIGNON (° Liège 1847 - † Schaerbeek, 1898). Sculpteur animalier, précurseur de Constantin Meunier. Son *Dompteur de taureau* est célèbre à Liège.

Charles MORISSEAUX (° Liège ca 1845). Violoniste, élève de Jacques Dupuis au Conservatoire de Liège. Il y remporte la médaille en vermeil en 1863, en compétition avec Simon Mauhin. Dans ses "Mémoires" (inédits et conservés à la bibliothèque du Conservatoire royal de Musique de Liège), Armand Parent (° Liège, 1863 - † Paris, 1934) parle avec émotion de Morisseaux qui fut son premier maître: "très bon violoniste et musicien, excellent professeur particulièrement exigeant sur la tenue du violon et de l'archet".

Jean QUITIN (° Liège, 1881 - † 1952). Violoniste, élève de Heynberg et de Musin au Conservatoire de Liège. Violon-solo du Théâtre royal de Liège. Professeur à l'École de musique de Hasselt (1902 - 1941) et à l'École moyenne de Liège. Fonde en 1909 l'Académie de musique de Liège qu'il dirige jusqu'en 1951. Directeur des Disciples de Grétry de 1929 à 1946.

Jean-Théodore RADOUX (° Liège, 1835 - † 1911), directeur du Conservatoire de Liège

10. Il est intéressant de comparer la version de Goossens à celle de *La Légia* à propos des concours de Bruxelles et de Charleroi. On trouvera cette dernière dans F. GASPARINI, *Ephémérides de la Société royale La Legia. 1853 - 1903*, Liège, 1903.

1. Pages 423-427: le 21 juillet 1892. Concours organisé par La Société royale *L'Orphéon* à l'occasion des fêtes nationales. *La*

Legia s'aligne en division d'honneur avec 244 exécutants, directeur Sylvain Dupuis. Résultats : 1^{er} prix au *Disciples de Grétry* par 7 voix contre 3 à *La Legia* et 1 à *L'Emulation* de Verviers. 2^{ème} prix à l'unanimité et par acclamation à *La Legia*. N.B. cette société refusera son 2^{ème} prix. Mention très honorable à la Société royale *L'Emulation* de Verviers.

2. Pages 473-477: le 14 mai 1894. Grand concours international de chant d'ensemble à Charleroi. Concours de division d'honneur : 1^{er} prix par 6 voix contre 4, et 3 voix pour le 1^{er} prix partagé avec *Les Disciples* à *La Legia*, 225 exécutants, direction Sylvain Dupuis. 2^{ème} prix par 11 voix contre 1 à *La Musicale* et 1 pour le prix partagé aux *Disciples de Grétry*. Mention honorable à l'unanimité à *La Musicale* de Dison. de 1872 à 1911. A composé, entre autres, une quinzaine d'oeuvres pour choeurs d'hommes, allant du *Chant des Matelots* au monumental tryptique *Espérance - Foi - Charité* (1899 - 1904). voix d'hommes (1814) et (moins sûr) de "Freiheitslied", op. 68, n° 3 et 5 (1823). La Société des choeurs se produit de nouveau le 20 mars 1839 dans un concert au profit des indigents; elle chante des choeurs de Weber (redemandés).